

Sonnets de Cochonfucius, 2012

Hommage à Daniil Harms

Les tables de la loi (du moins, je le suppose)
Imperceptiblement vinrent dans mon studio.
J'ai mentionné cela dans [ma chronique](#) en prose,
Je vais en reparler, même si c'est idiot.

J'ai tenté de capter les lois sur ma radio,
Ou dans [un recueil](#) qui de sonnets se compose,
Ou encore, au moyen d'un logiciel audio,
Mais j'ai peur que cela, peut-être, n'indispose

Le grand législateur qui jadis les a faites.
Puis le rhinocéros, une bien sale bête,
A surgi de l'armoire en m'écrasant sous lui.

Je n'ai pas pris cela pour signe de déroute ;
J'ai simplement gravé d'autres lois pour la route,
Celles d'avant étant périmées à minuit.

Grasse matinée

Quand je suis dans mon lit, sur le point d'en sortir,
(D'y rester si longtemps ma conscience me blâme),
Contre un restant de rêve on me voit me blottir
Comme un naufragé dans une barque sans rames.

Ah, du temps, j'en ai eu bien assez pour dormir,
Mais c'est au fond du lit que se complaît mon âme;
La raison de cela, puis-je la définir ?
En dehors de mes draps, peu de choses m'enflamment.

Soyez donc indulgents pour cet aveu sincère,
Plus qu'arbre de plein air, je suis un fruit de serre;
D'un monde en vase clos j'apprécie les parfums.

Mais la chambre à présent s'anime et s'ensoleille,
Il n'est plus temps qu'un corps là-dedans s'ensommeille,
Le chat, par la fenêtre, annonce qu'il a faim.

Parmi les sépulcres

Mes compagnons défunts, qu'en est-il de vos ombres ?
Dorment-elles vraiment au fond de vos tombeaux,
Pendant qu'au ciel, portant des costumes plus beaux,
Vous mangez du pain frais en buvant du vin sombre ?

Est-il vrai que nos morts, que ce peuple sans nombre,
Vers un monde meilleur, inépuisable flot,
S'éloigne à tout instant, sans cris, sans un sanglot,
Quittant avec plaisir ce pays de décombres ?

Ou bien, faut-il penser que tout se décompose,
Qu'au cercueil ne survient nulle métamorphose,
Qu'en ces lieux, rien ne vit, sinon deux ou trois fleurs ?

Que ces fleurs soient témoins : nous vous sommes fidèles ;
Et si, compagnons morts, vous ne voyez rien d'elles,
C'est sur nous, non sur vous, que s'écoulent nos pleurs.

Une vision locale

Mes yeux ne savent voir plus loin que l'horizon.
Mon labeur quotidien, mes simples habitudes,
Tout en moi, comme aux temps lointains de solitude,
Par coutume est réglé, plutôt que par raison.

La routine en ce monde a bâti sa maison
Sur la bonne surface, à la bonne altitude,
Appliquant à cela des lois de finitude,
Comme, devenant vieux, souvent, nous les prisons.

Même pendant le temps dévolu au transport,
Franchissant, sans montrer le moindre passeport,
Maintes démarcations, limites ou frontières,

Je n'ai pas l'impression de quitter le couloir
Où se trouve rangé ce que je peux vouloir :
Une horloge régit mon existence entière.

Un arbre sans la plaine

Disciples, ne soyez pris dans les apparences :
Ne distinguez pas trop le bon du mauvais sort,
Et sachez que le faible use toujours le fort.
N'ayez peur du bâton, n'exigez récompense.

La chose et son contraire ont peu de différence;
L'installation plus dure est source de confort,
S'occuper de sa vie est aller vers la mort,
Trop de douceur égale un surcroît de violence.

Un sage sous son toit, un arbre dans la plaine,
Aucun des deux ne va parler à perdre haleine,
Tous deux se satisfont de la clarté du jour.

Or, quand, le soir venu, cette clarté décline,
Quand, sous le vent d'hiver, le vieil arbre s'incline,
Il dit: "La vie n'est pas avec moi pour toujours".

Sur la méduse d'un sureau

*Méduse d'un sureau, toi qui es introuvable,
Reste dans ton corpus de chants périgourdins,
Et moi, je resterai assis dans mon jardin
À contempler en moi ton sourire ineffable.*

*Un nuage-méduse, esquif ingouvernable,
Traversera le ciel, obscurcissant soudain
Ce petit terrain vague aux entours citadins.
J'enfilerai un pull pour être raisonnable.*

*Puis, le sureau viendra me chanter, de mémoire,
Au moins les trois premiers vers de sa belle histoire,
Ne sachant, lui non plus, d'où cela fut extrait.*

*Je ferai, quant à moi, mon travail de copiste,
Sans, pour trouver la source, avoir la moindre piste.
C'est écrit, c'est fini, je tire juste un trait.*

Dame de brume

*J'ai rêvé que j'errais sur une mer d'azur
Qui s'étendait auprès d'un lumineux rivage.
La douceur du feuillage et la blancheur des murs
Donnaient un charme immense aux paisibles villages.*

*Je ne me lassais pas de ce vagabondage,
Car mon esprit, autant que le ciel, était pur ;
Le monde me semblait une charmante image
Où ne se montrait rien de sombre, ni de dur.*

*Mais je n'eus pas le temps de flotter à loisir
Dans la douceur du bleu, du bienveillant zéphyr :
Au bout de peu d'instant, mon rêve se termine.*

*Il est là cependant, grâce à ces quelques vers.
Dame de Brume, ayant terni mon univers,
Tu n'as pas obscurci ce dont il s'illumine.*

Chanson du sans-voix

*Ah, j'aimerais chanter des chansons dans le vent,
Des phrases de folie, à mi-voix déclamées,
Que porterait au loin une note enflammée
Par la rouge clarté du grand soleil levant.*

*Ah, j'aimerais danser comme le survivant
D'une horde perdue, égarée, affamée.
De gestes délirants cette danse tramée
S'épuiserait soudain dans les sables mouvants.*

*Mais j'écris calmement, dans la tiédeur du jour.
Les mots, loin de danser, traînent et se font lourds,
Tels de tristes oiseaux à la vigueur défunte.*

*Nul ne sait si demain ils reprendront leur vol.
Il leur plaît de languir, et d'arpenter le sol
Où je vois se former leurs légères empreintes.*

Nunc dimittis

*Un vieux maître se tient au bord d'un grand cours d'eau,
Disant : «Ecoutez voir, j'en ai une bien bonne :
Toute chose qui passe est pareille à ce flot.»
Cette dure leçon que le vieux maître donne*

*N'est pas inattendue, et ne surprend personne.
Il n'est refuge aucun, dans le ciel, pour l'oiseau,
Et l'univers n'est pas une horloge qui sonne.
Mais pour un arrivant, comme il paraît nouveau !*

*Un enfant découvrant son premier champ de neige,
Puis, tout ce qui effraie, et tout ce qui protège,
Et le vent qui s'amuse à coiffer ses cheveux...*

*De ces cent mille instants que l'on ne sait décrire,
Tenter l'évocation, vous la donner à lire :
C'est, comme humble vieillard, tout le bien que je veux.*

Si Dieu n'existe pas, semble-t-il, c'est pareil

Si Dieu n'existe pas, semble-t-il, c'est pareil.
Charles Darwin, jadis, ouvrit la controverse ;
Dans les fiers arguments qu'un forum y déverse,
Existe-t-il de quoi nous tenir en éveil ?

Constatant que rien n'est nouveau sous le soleil,
Certains, sans intérêt pour la partie adverse,
Figent leurs positions. Mais d'autres tergiversent,
Construisent des avis, prodiguent des conseils,

Des exemples, des mots, et tout un arsenal
Visant à surmonter ce problème infernal.
J'observe le débat, même quand il s'enlise,

Admirant au passage un développement...
Puis je rentre chez moi, j'y pense calmement ;
Je me dis : «Peu importe», en dernière analyse.

Trois disciples

Trois disciples, voulant à leur tour être Maîtres,
Cherchèrent la réponse à la même question,
Qui était : «En faisant par jour trois plantations,
Combien neuf jours voient-ils de jeunes plantes naître ?»

Le premier répondit «Un ruban de deux mètres» ;
Et le deuxième a dit «Un flacon de potion».
On les a recalés, malgré leur dévotion :
Une réponse fausse, on ne peut la permettre.

«Vingt-sept», dit le troisième, et Maître on l'intronise.
Je m'en vais demander (car la chose est permise)
Au Maître d'où lui vient ce résultat probant.

«Ma démarche, dit-il, était des plus logiques,
J'ai compté ce flacon plein de potion magique
Et j'ai compté, en plus, deux mètres de ruban.»

L'Unique

*L'Être-là dans un bar a rencontré l'Unique.
C'était il y a longtemps, du côté de Fribourg.
Sur la soif d'être ils ont exposé, tour à tour,
Leur propre perception et leur problématique.*

*Ce bar ne résonnait que de métaphysique,
C'est pourquoi le climat en était un peu lourd,
Surtout quand prospérait un dialogue de sourds.
«Rien ne doit, dit l'Unique, être systématique,*

*Sinon tes propres mots pourraient se mettre à fondre».
«J'ai compris, répond l'Être, un point où tout s'effondre
N'aura ni haut ni bas, étant comme un trou noir.»*

*Quelle conversation ils auront pu conduire,
C'est ce que ce sonnet ne peut pas reproduire :
La fin est obscurcie par les vapeurs du soir.*

Hommage à deux chats poètes

Félin songeur, quand tu écris à ta voisine,
Tu ne dois afficher d'excessive rigueur.
De ta plume chacun devine la vigueur,
Montre-la nous plutôt douce, et gentille, et fine.

Si tu bois l'apéro dans sa belle cuisine,
Affirme-toi poète, et même un peu blagueur.
Que tu ne sois point pris pour un vilain dragueur,
L'amour n'est ce qu'on dit, mais ce que l'on devine.

Conflit, plus que bouteille, est ce qu'on doit vider.
L'esprit en séduction ne faut dilapider :
Car sagesse, autrement, deviendrait vil tapage.

Ne tiens compte, jamais, de ce poème fol ;
Il vaut moins que le dièse, et moins que le bémol
Dont j'orne partitions qui nous sont en partage.

Saint Nicolas

Lorsque Saint Nicolas était dans son berceau,
Il était fort, déjà, comme sont les taureaux ;
Héroïque, vraiment, fut sa chère nourrice,
Subissant de l'enfant les incessants caprices.

Lorsque Saint Nicolas montait sur un bateau,
Grenouilles et poissons, qui le voyaient si beau,
Ainsi que les hérons et que les écrevisses,
Accompagnaient l'esquif en cortège complice.

Saint Nicolas, plutôt que les plaisirs mondains,
Aimait la compagnie des oiseaux du jardin,
Leur offrant un perchoir solide, en arc de cercle.

Le grand Saint Nicolas, couché dans son cercueil,
Conservait cependant la grâce d'un chevreuil,
Quel regret nous avons de fermer le couvercle.

La conscience d'une huître

Au long du jour, mon esprit se repose,
Rêvant qu'il dort, sur du sable vermeil,
Mais d'un sommeil qui dépasse l'éveil :
Je suis heureux de ma métamorphose.

Larve nageuse un beau matin se pose
Sur un rocher, assez loin du soleil,
Sans plus marcher, n'ayant pied ni orteil.
Cet animal devient comme une chose.

Or, j'aime avoir la sagesse d'une huître :
Car l'escargot, progressant sur la vitre
Et qui se croit explorateur du ciel

N'atteindra pas cette inertie divine.
Vivre immobile, au gré des eaux marines,
C'est préserver ce qui est essentiel.

Suivre les liens

Un mot écrit en [bleu](#) sur ces étranges pages
Sert à vous renvoyer vers d'autres horizons,
Vers des textes écrits dans une autre saison,
Vers des idées issues d'un autre découpage.

La méthode n'est pas sans quelques dérapages,
Mais le lecteur, toujours guidé par sa raison,
S'oriente dans les liens surgissant à foison,
Abordant à bon port et sur la bonne plage.

Autrefois, on pouvait, sur les pages d'un livre
Indiquer au public plusieurs pistes à suivre :
Un lecteur paresseux, souvent, n'en faisait rien.

Plus forts sont, maintenant, les liens entre les textes ;
Plus difficile aussi de trouver un prétexte
Pour ne pas aller voir, d'un clic, le bout du lien.

Lapin vert

Je suis un lapin vert, et les herbes fanées
M'inspirent la pitié, bien au-delà des mots,
Et au jardin les fleurs, et au bois les rameaux.
Si ma façon d'écrire est un peu surannée,

Je ne veux, pour autant, qu'elle soit condamnée.
Pour oublier (sinon pour apaiser) mes maux,
Je prise les sonnets, les chansons, les chromos
Et, dessous le sapin, l'offrande enrubannée.

Car jamais je n'ai su me montrer incisif :
Mon esprit de lapin est resté trop naïf
Pour cueillir de mes dents le végétal qui tremble.

Mon coeur n'a point appris à feindre, ou à ruser,
Avec ces belles fleurs, j'aimerais m'amuser.
On nous verra danser peut-être, un jour, ensemble.

Rêvant d'accoster

L'archange de l'automne a vu son temps s'éteindre ;
Il passe la consigne à l'hiver nouveau-né.
L'humain va de l'avant. Ce primate obstiné
Se risque encore un peu à souffrir sans se plaindre.

Ayant perdu le cap, sa voile n'est pas moindre,
Et ses calculs, pour être aux trois quarts erronés,
Ne sont pas moins savants. Le soir, il est vanné,
Titubant d'une allure impossible à dépeindre,

Mais il parle toujours avec grande assurance,
Car il sait qu'il sera jugé sur sa vaillance,
Qu'importe si c'est par un tribunal pervers.

Au-dessus de la mer planent des oiseaux tristes
Et le vieux capitaine en son chemin persiste,
Puisqu'une fois de plus, on entre dans l'hiver.

Saveurs hivernales

Village au soleil d'hiver
(Un soleil presque invisible) ;
Les gens arpentent, paisibles,
Ce minuscule univers.

Aux jardins, plus rien de vert,
Mais une vie intangible
Sous le miroir infrangible
Du ciel, à présent désert.

Quand reviendront les oiseaux ?
Quand verdiront les roseaux
Autour des pierres plates ?

Mais l'hiver a ses chansons ;
Même, le soir, nous dansons :
Ça réchauffe nos pénates.

Changement d'année

L'année qui va venir m'apparut, onirique,
Sous la forme alanguie d'une fée de minuit.
Moi, je me cramponnais à celle qui s'enfuit,
Sachant la chose vaine, et pas du tout pratique.

J'entends dès aujourd'hui l'horloge fatidique
Engloutir les instants comme au fond d'un grand puits.
Encore un soir qui tombe et un matin qui luit,
Et nous devons franchir ce portail symbolique.

Année deux mille douze, apportes-tu la joie ?
Tout au moins le foie gras d'une plantureuse oie,
Que peut accompagner un brave Entre Deux Mers.

Je ne sais que penser de l'an qui va s'éteindre,
Ni de quelles couleurs il convient de le peindre :
D'un ton qui serait gris, mais pourtant pas amer ?

Consolation politique

«La période qui vient est dite électorale,
Pourtant, j'aimerais mieux un monde sans seigneurs.
Si de les désigner nous recevons l'honneur,
(Merci à eux pour la satisfaction morale),

Nous pourrions mieux servir la cause générale
En n'ayant point recours à ces dominateurs
Ni à leurs compagnons, profiteurs, exploiters,
Destructeurs de nature australe et boréale.»

Ainsi se lamentait un poète anarchiste
Que l'abus des pouvoirs chaque année rendait triste,
Et qui attendait peu (ou rien) des élections.

Un buveur plein d'espoir lui a dit : «Camarade,
L'élection que tu prends pour une mascarade
N'est que le premier pas vers la révolution!»

Crocodile et pluvian

Le crocodile, un jour, disait à un pluvian :
Es-tu sûr de pouvoir exercer, toi, dentiste,
Qui, selon les meilleurs de nos zoologistes,
Comme tous les oiseaux, es dépourvu de dents ?

Le pluvian, bien peinard, sourit en répondant :
Toi qui n'as pas de coeur, méchant reptile triste,
Pour montrer tes émois, fréquemment, tu insistes,
Et sur les bords du Nil, tu vas, larmes versant...

Le boulanger n'est pas un bonhomme en farine,
La boussole n'est pas une bête marine,
Un grand livre n'est pas un animal lecteur.

Le feu n'est point dans l'âtre une chose frileuse,
Ni le papier, non plus, une entité liseuse ;
De poèmes n'est point le poète amateur.

Avec l'écharpe rouge

L'écharpe rouge a fait appel à mon esprit
Afin de compléter un Habit de Nuage;
L'écharpe verte a fait plaisir au voisinage,
L'écharpe [jaune](#) aidant, de l'honneur je m'épris.

L'écharpe bleue permet d'oublier le ciel gris,
L'écharpe rose abrite un charmant badinage.
L'écharpe grise évite un surcroît de langage;
L'écharpe noire à voir de près la mort m'apprit.

Une écharpe lavée, pose-la sur un cintre :
L'état de sa surface intéresse les peintres.
En un temps opportun, il peut charmer l'humeur.

Mais parfois, sans écharpe, on peut voir un poète
Rêvant au petit prince et à l'exoplanète
Où le soleil couchant quarante-trois fois meurt.

Noir sur blanc

Au pâturage blanc, la noirceur des corbeaux
Semble une illustration pour un recueil de fables.
Ils cherchent à manger dans le froid redoutable;
Sous le soleil naissant, les voilà presque beaux.

Ils parviennent souvent à tirer du tombeau
Un insecte bien gras, pitance délectable.
Si je voulais montrer leur démarche ineffable,
Je devrais emprunter de son encre à Rimbaud,

Mais plus modestement, j'use de mon clavier
Pour peindre les frimas de ce mois de janvier,
Dont le ciel cependant est d'humeur rayonnante.

Bientôt le pâturage à nouveau sera vert,
Alors j'emprunterai une plume à Prévert
Pour montrer des corbeaux les manières charmantes.

Navigations

Le primate humain voit qu'il n'a pas de nageoires,
Alors il s'investit dans la navigation.
Il apprend les secrets de la propagation,
Et, par le vaste monde, il se couvre de gloire.

Pas d'ailes sur ce corps, est-ce rédhibitoire ?
A peine a-t-il posé cette interrogation
Que le voilà parti en investigations
Jusqu'à trouver la clef du vol libérateur.

Il veut ensuite aller jusqu'aux exoplanètes
Afin d'y contempler des plantes et des bêtes
D'un genre et d'un aspect nouveaux pour les humains.

Un continent, pourtant, lui reste inconnaissable,
Celui du coeur de l'Autre, aux désirs ineffables :
Il ne sait toujours pas en prendre le chemin.

Lumière ancienne

Adam parle aux oiseaux et se confie aux plantes ;
Ses interlocuteurs n'écoutent pas toujours.
La vie dans le jardin n'est pas trop exigeante,
Il faut dormir la nuit, veiller pendant le jour.

Adam voudrait avoir une correspondante
Qui serait son salut, son bonheur, son recours.
La chose, cependant, est loin d'être évidente.
Adam berce son rêve et la vie suit son cours.

Puis il trace des mots, quand survient la pénombre,
Des mots ni lumineux, ni totalement sombres,
Et fugitifs, ainsi que les reflets du soir.

Il ne sait pas comment décrire une espérance,
Mais il peut évoquer de tendres souvenirs
S'accrochant à son coeur, comme à un vieux miroir.

Serpent dans l'herbe

Le serpent au jardin fait sa digestion lente.
Il n'a pu s'empêcher d'avalier le fruit lourd
Qui devient dans son corps une liqueur brûlante ;
Il a presque oublié ce qu'il fit, l'autre jour.

Il revoit vaguement les deux bêtes parlantes
Qui ont pris le chemin de l'exil, sans recours.
Il voit qu'on a mis fin à leur vie indolente
Pour les lancer dans un aventureux parcours.

Il digère le fruit dans la verte pénombre.
Adam, fort loin de là, contemple un reflet sombre
Et bien plus menaçant que les lueurs du soir.

Ève, en dormant, sourit, car elle a connaissance
Que d'elle un enfant va bientôt prendre naissance :
Que lui importe alors la question du savoir ?

Le poids d'un jour d'hiver

Calcul du poids d'un jour à la froidure enclin :
Je lui mets déjà neuf à l'heure où il commence;
Peut-être encore deux pour l'apaisant silence
Parmi les voyageurs d'un bus un peu trop plein.

Rien pour le ciel d'hiver au charme sibyllin,
Cinq pour un bon café brisant la somnolence,
Cinq pour ces quelques vers tracés dans l'indolence
Et dans un grand bureau, sur un bout de vélin.

Jour d'hiver, je ne peux t'en donner davantage,
Comptons ce que tu as reçu en apanage :
Neuf et deux, cinq et cinq, vingt et un pour total.

Que ces vingt et un points te donnent belle allure !
Mais cette estimation est spéculation pure,
Je ne fus jamais fort pour le calcul mental.

Nuage de neige

Va-t-il neiger demain, ciel de corbeau tordu ?
Ciel de corbeau, s'il neige, on boira du champagne,
Et s'il ne neige pas, du cidre de Bretagne.
Va-t-il enfin neiger, ciel de cochon pendu,

Ciel de cochon, s'il neige, on verra des montagnes,
Et s'il ne neige pas, des continents perdus.
Va-t-il neiger ce soir, ciel de pluvian fondu,
Ciel de pluvian, s'il neige, on aura des lasagnes,

Et s'il ne neige pas, du pain de sarrasin.
Va-t-il bientôt neiger, ciel de jus de raisin,
Ou, s'il ne neige pas, ciel de jus de carotte ;

Va-t-il neiger un jour, ciel de sombre arrosoir,
Ciel d'arrosoir, s'il neige, il ne va point pleuvoir,
Ciel d'arrosoir, s'il pleut, nous porterons des bottes.

En songe

J'ai rêvé que j'étais, dans le fond d'une grotte,
Posé dans un coin sombre, un gros oeuf de dragon ;
Les gnomes marmonnant en leurs obscurs jargons
Ont mené, dans le noir, un débat polyglotte.

En de nombreux endroits, on trouvait des marmottes,
Tantôt ronflant, tantôt rêvant en patagon,
Tantôt cuisant du riz avec de l'estragon.
Au lointain s'élevait le cri de la hulotte.

Vivre en cette coquille était chose facile,
Le réel à mon coeur se montrait fort docile ;
Je n'avais nul désir d'être au Quartier Latin,

Ni dans le paradis des amours angéliques.
Je dormais dans mon oeuf, dragon fort aboulique,
Ne sachant quand viendrait la lueur du matin.

Cochon, Piaf-Tonnerre et Neigeux

Neigeux et Piaf-Tonnerre, allant à la brocante,
Comparent les recueils de plusieurs écrivains.
Survient Maître Cochon, lourd comme un échevin,
Qui dit « Sur ces questions, ma démarche est prudente ;

Celui qui de juger l'écriture se vante,
Sa parole et sa plume il mobilise en vain.
Lire un texte, c'est comme absorber du bon vin,
Une ingurgitation qui n'est jamais trop lente. »

Neigeux dit « J'ai toujours envie de corriger... » ;
Piaf-Tonnerre « Ou plutôt, il faut s'interroger... ».
Le maître dit « C'est bon, messieurs, je vous écoute ;

Corriger, questionner, que de bons sentiments...
Mais cette stratégie ne va pas loin, vraiment.
Produire un vers par jour, ça tient bien mieux la route. »

Rémus et Romulus

Le capitaine, en tenue d'astronaute,
S'aperçoit qu'il doit trop à ce Tintin.
Platonique était leur double destin,
Car autrement, les deux seraient en faute.

Malheur de l'un fait le bonheur de l'hôte ;
Faut-il veiller, dans un lit, au matin,
Ou couper son manteau, comme Martin ?
Adam n'a regret de perdre sa côte.

Muse, tu sais, nous formons un binôme.
Qui porte voile a besoin d'une bôme.
Hélas, pour ton temps, je suis en amont ;

Haddock, Tournesol, Cauchon et pucelle,
Quel binôme aurait rendu la vie belle
Au vrai connaisseur de Lautréamont ?



Ni dieu ni muse

Je vais dans la forêt pour choisir [un mentor](#).
Aucun mentor n'est là. Tous sont à la taverne.
Leurs voix n'animent plus cette forêt arverne,
Mais celle des oiseaux, qui ont rarement tort.

L'oiseau a-t-il un maître en prenant son essor ?
Je sais qu'il n'en a point. Seul, le ciel le gouverne.
Le phoque est-il perdu quand le vieil ours hiverne ?
L'absence du grand ours ne le rend pas moins fort.

Je rencontre une errante au hasard des chemins...
Or, je n'ai nul trésor à placer dans sa main,
Rien de ce qui plairait à cette pastourelle.

Mais la rencontre, en moi, produit un changement.
Cette luronne, ainsi, devient, étrangement,
Ma muse... et je lui souhaite autant de bien pour elle.

Piaf-Tonnerre au grenier

Je suis content, car j'ai reconnu l'escalier.
Or, je dois le gravir. Mais, jusqu'à quel étage ?
Ce n'est pas un cadeau d'atteindre un si grand âge;
L'escalier, d'après moi, conduit jusqu'au grenier.

Que font tous ces cochons dormant sur le palier ?
Je ne sais où ils ont déposé leurs bagages.
Parlant dans leur sommeil (en quel curieux langage)
Ils invoquent le nom de Jean-Edern Hallier.

D'où vient que l'escalier s'est empli de brouillard ?
Cochons, répondez-moi, si vous n'êtes trouillards !
Indiquez son logis au pauvre Piaf-Tonnerre.

Parvenu au grenier, dont le sol est bien dur,
J'en viens à constater qu'il finit par un mur
Dont la surface abrite un rêve débonnaire.

Itinéraire francilien

Frépillon | Goussainville | Issy-les-Moulineaux
Chatou | Gournay-sur-Marne | Arcueil | Vigneux-sur-Seine
Clamart | Clichy-sous-Bois | Rocquencourt | Bourg-la-Reine
Garches | Gennevilliers | Guermantes | Longjumeau

Malakoff | Marcoussis | Stains | Magny-les-Hameaux
Massy | Forges-les-Bains | Buc | Brou-sur-Chantereine
Montesson | Montgeron | Ville d'Avray | Suresnes
Draveil | Meudon | Janvry | Le Mesnil-Amelot

Alfortville | Andrésy | le Vésinet | le Pecq
Nozay | Neuilly-sur-Seine | Orly | Noisy-le-Sec
Saint-Denis | Saint-Mandé | Saint-Ouen | Villetaneuse

Châtillon | Gentilly | le Raincy | Antony
Vauhallan | Carnetin | Viroflay | Taverny
Palaiseau | Villebon | Saint-Rémy-lès-Chevreuse

Piaf-Tonnerre et l'inframonde

J'avance, tout pensif, en ces lieux de pénombre
Creusés par les anciens sous un désert brûlant.
Au hasard des couloirs, mon pas se fait plus lent,
Car je prête attention aux embûches sans nombre.

Bien plus haut, en surface, est une forêt sombre
Où se taisent, le soir, des oiseaux somnolents
Que nul n'a de longtemps vus chantant ni volant,
Trop occupés qu'ils sont à contempler des ombres.

La forêt, le tunnel, quelle place est plus noire ?
Le noir ne va pas mal à cette triste histoire
Qu'un scribe défaillant grave sur un vieux mur.

Cette noirceur, princesse, il faut la fuir, sans doute,
L'inframonde et le ciel sont traversés de routes ;
Et je sais qu'à présent, tu marches d'un pas sûr.

Piaf-Tonnerre et les fleurs

Fleurs du fond du jardin, reflets impermanents
De ce vaste univers sombre et multicolore,
Merci de vos clins d'oeil en tous temps insonores,
Et d'entendre avec moi les paroles du vent.

Un carré de terreau vous est un continent.
Le soleil inclément, l'insecte qui dévore,
Ce qu'au fil des saisons le jardinier déplore,
Vous le laissez venir à vous, tranquillement.

Sans doute, elle est ainsi, la condition de fleur,
De voir passer le temps, sans joie et sans douleur,
Je me tiens près de vous, dans la sérénité.

Les fleurs, de Piaf-Tonnerre éloignant leur regard,
Ont l'air de l'écouter avec fort peu d'égards :
Le mutisme des fleurs vient de leur surdité.

Piaf-Tonnerre et le monde

Piaf-Tonnerre est ici, sous le soleil qui monte,
Ses plumes respirant la force et la santé ;
Or, l'on s'attendrait presque à l'entendre chanter,
Mais sa voix est trop sourde, et lui fait un peu honte.

Ça chante dans son coeur, et c'est bien ce qui compte,
Il sourit en chantant, dans les lieux fréquentés
Qu'il peut, les yeux fermés, atteindre et arpenter,
Connaissant la plupart des écueils qu'il affronte.

Mais que dit sa chanson, quelqu'un peut-il l'entendre ?
Décrit-elle ce monde avec des phrases tendres,
De plaisantes notions, des mots pleins de douceur ?

Je crois plutôt qu'il dit l'ombrage qui perdure
Aux jours de grand beau temps, combien la vie est dure
Et que nous pardonnons, malgré tout, sa noirceur.

Travellers

Guillaume a rencontré les Irlandais nomades ;
Son petit livre rouge en donne le récit.
J'écris ces quelques vers pour lui dire merci
De m'avoir entraîné dans cette promenade.

Que de choses j'apprends sur la rude peuplade
Que forment ces humains tendres et endurcis !
Si leur pain quotidien de misère est noirci,
Nul mieux qu'eux n'apprécie un temps de rigolade.

Eux pour qui le séjour n'est jamais marchandise,
Eux qui goûtent la vie comme une friandise,
Ils fondent leur sagesse en leur précarité ;

Négligeant du progrès les vertus dérisoires,
Sur la terre d'Irlande ils vivent leur histoire,
Merci encore à toi de nous la raconter.

Le lévrier et le tatou

Compère lévrier, camarade tatou,
De quelle vérité portez-vous témoignage ?
L'un de vous est fort vif, tel est son apanage,
Mais l'autre a sûrement d'aussi puissants atouts.

Vous étiez l'autre jour, du côté de Chatou,
Sur un bel hippodrome aux élégants virages.
Lévrier, je t'ai vu explorer les parages,
Allant jusqu'à flairer la piste d'un matou.

Jacques Perry-Salkow, tout en vous observant,
Les lettres de vos noms s'en allait permutant ;
C'est un hobby auquel, souvent, il s'évertue.

«Le lévrier», dit-il, et «le tatou», ces mots
Vont pouvoir engendrer deux autres animaux
Que nous connaissons bien : le lièvre et la tortue.

Sans morale

Un poète voudrait savoir pourquoi [mes fables](#)
Sans morale ont paru chez de bons éditeurs.
Princesse, me vois-tu en moralisateur ?
Ça ne m'arrive point, ni quand je suis à table,

Ni dans mon lit douillet ; morales redoutables,
Je suis depuis toujours votre humble débiteur,
Je connais ce domaine, en tant que visiteur,
Je n'y puis séjourner de façon sûre et stable.

La fable, sous ma plume, est tout juste une histoire.
J'en propose à ce jour un faible répertoire,
Moins que d'arbres au clos d'un pauvre jardinier.

Lecteurs, si vous voulez que mes animaux vivent
Des récits où le mal reçoit punition vive,
Rien n'empêche qu'ainsi vous les imaginiez.

Le lièvre au pays des limaces

Alice parcourant le Pays des Merveilles
En subtilise un M et Malice devient ;
« Erveilles » perd son S et Malice l'obtient,
Malices par milliers, comme un essaim d'abeilles

Emplissent le pays de rumeur nonpareille ;
Dans le feu de l'action, un incident survient,
De Malices le nom a changé son maintien,
Limaces maintenant avec le jour s'éveillent.

Jacques Perry-Salkow parle au reste des lettres,
Leur posant la question : "Et vous, qu'allez-vous être ?
Dans « erveille » , quel mot, quel nom sera-t-il lu ?"

« Le lièvre » sont les mots qu'avec « erveille » on trace ;
On obtient donc « Le lièvre au pays des limaces »,
La morale en est que... ma foi, je ne sais plus.

Résurrection quotidienne

« Chaque jour est le jour de ma résurrection »,
Disait un vieil ermite auprès d'une fontaine.
Dans cet âge où la vie peut sembler une peine,
Il conservait pour elle un semblant de passion.

Il en explorait la lyrique dimension,
Il en voyait venir la conclusion sereine.
Jeune, la poésie lui servant de marraine,
Il avait accompli de belles excursions ;

Vieux, il les retraçait au fil d'un parchemin,
Croyant ainsi revoir les avenants chemins
Qui avaient accueilli son printemps sans nuages.

Le ciel à l'horizon peut nous sembler obscur :
Point ne sert de poser dessus un regard dur,
Marchons sans nous presser, poursuivons ce voyage.

Jardinage

Que savent nos jardins de l'éclosion des roses ?
Le printemps les atteint sans qu'ils soient plus savants.
Ils n'ont rien retenu des beaux printemps d'avant,
Et même s'ils en ont gardé deux ou trois choses,

Ils ne les gèrent pas, le hasard les dispose,
L'herbe invasive obtient le point, le plus souvent,
Mais peu m'importe, à moi qui jardine en rêvant :
Je veux deux ou trois fleurs, pas une apothéose.

C'est donc sereinement que je donne à la terre
Mes efforts maladroits, mon labeur éphémère :
L'ombrage que j'obtiens en est le juste prix.

D'autres vont parvenir à vendre leurs légumes,
Et les plus ambitieux produiront des agrumes ;
Moi, la fleur non voulue qui parfois me sourit.

Scrutin

*Nicolas, qui de France es le plus fier emblème,
Il convient de chanter, en ce jour, ta grandeur.
Ces nombreux ennemis dont tu es pourfendeur
Ont vu que le futur va leur poser problème.*

*Le nom que tu reçus au jour de ton baptême
A pour lui l'équité, la joie et la splendeur.
Si d'un honneur, demain, tu étais demandeur,
Pour sûr, on t'offrirait cette gloire suprême.*

*Et qui d'autre que toi fut un bon président?
Rien ne remplacera ton charisme évident;
D'ailleurs, c'est confirmé aux lieux académiques:*

*A nul moment n'est vu que tu vas au placard,
Ni qu'on t'emportera, couché sur un brancard;
Tout au plus dira-t-on «C'est un K.O. technique».*

Poésie quotidienne

Les forums offrent plus qu'une sollicitude,
J'appellerai cela de la fraternité :
Nos vers ne sont point pour la longue éternité,
Mais pour qui vient flâner ici, par habitude

Ou pour agrémenter un temps de solitude.
Ce que nous écrivons, sans l'avoir médité
Ni l'avoir censuré avec sévérité,
N'est point fait pour planer aux grandes altitudes ;

Au rythme des saisons, dans nos modestes rimes,
Nous déversons nos joies et nos tourments intimes,
L'ennui de nos bureaux, la paix des potagers...

J'admets que ce trésor est fait d'objets modestes,
Tel, à ma pauvre table, un repas fait de restes ;
Tout est dans la façon dont il est partagé.

Deuxième tour

Nicolas voit fumer la fin de sa chandelle.
Il voit ses électeurs, au loin, se défilant.
Ceux qui, de sa grandeur, allaient s'émerveillant
Ont eu le temps, déjà, de se faire la belle.

Lorsqu'un observateur transmet cette nouvelle,
Apostrophant le peuple à-demi sommeillant,
Soudain tu peux les voir, partout, se réveillant;
Perdition, disent-ils, n'est donc pas éternelle !

Et la nouvelle va, tout au long des réseaux,
Rompre le dur labeur ou le pesant repos
De ceux qui ont parié des dollars, des roupies

Ainsi que des euros sur ce qui vient soudain!
Nous te célébrerons, à partir de demain,
Toi qu'en ce beau printemps le peuple remercie.

Hommage à Robert le Diable

C'est la rose de marbre, en haut d'un piédestal,
Qui ruisselait d'un flot de lumière funeste.
C'est la rose de verre, en un prisme céleste,
Qui déployait son coeur plus froid que le cristal.

La rose de charbon, comme un oiseau fatal,
Devenait fleur de braise à la lueur modeste.
La rose de papier, ornée d'un palimpseste,
Souffrait sans désespoir l'assaut du vent brutal.

La rose nuageuse, en planant sur la ville,
Parlait, dans le malheur et la guerre civile,
À la rose de bois portant les condamnés.

Or, la rose de fer, battue pendant des lustres,
Rendait admiratifs les nobles et les rustres ;
[Fleurs](#) qu'un joli talon s'amuse à piétiner.

Derniers instants

Le soleil, sur sa fin, ne peut qu'être fugace,
Sa lumière pâlit, rougit et s'obscurcit.
Sous le ciel qui déjà se rapproche et noircit,
Il écoute, rêveur, le bruit du temps qui passe.

La grêle abat les fleurs et la brise les chasse,
Et, de notre existence, il doit en être ainsi :
Les mots, sous le clavier, deviennent indécis
Et forment d'autres mots sous les doigts qui se glacent.

Quel être que le nôtre, illusion du néant,
Et faible d'autant plus qu'il se pense géant;
Ne soyons point surpris que douleur lui advienne.

Le soleil, sur sa fin, pourtant, reste un soleil,
Gardant le souvenir, dans sa nuit sans éveil,
D'un semblant de douceur du passé, qui fut sienne.

Le château de Piaf-Tonnerre

Piaf-Tonnerre a construit un château en Espagne,
Suspendu dans les airs comme un nuage gris.
Il n'a pas précisé comment il s'y est pris ;
Est-il allé quérir en Grande Garabagne

De la pierre volante, ou peut-être, en Bretagne ?
De l'ombre du château, le sol est assombri.
Les seigneurs espagnols, modérément surpris,
Disent qu'il ne faut point en faire une montagne.

Or, quand le roi l'apprend, ça devient autre chose,
L'auguste souverain voudrait savoir qui ose
Arborer dans les cieus un pavillon vantard.

Sa majesté s'apprête à tancer Piaf-Tonnerre,
Mais le château, poussé par un vent débonnaire,
Est allé s'amarrer au roc de Gibraltar.

Le pain, le vin et le pardon

*Le fils du charpentier, qui partageait son pain,
N'a entrepris aucune opération magique
En disant «C'est mon corps». Par cette rhétorique,
Il a juste voulu consoler ses copains.*

*En disant «C'est mon sang» sur la coupe de vin,
Il n'a fait qu'exalter la boisson bénéfique,
Capable d'adoucir sa condition tragique.
D'autre sens là-dedans, tu chercherais en vain.*

*Qu'en est-il de sa voix qui veut que l'on pardonne
À tous les offenseurs ? Est-ce qu'il nous ordonne
De faire comme si s'éteignait la douleur ?*

*Avant tout, le Sauveur nous préfère hommes libres.
De notre sentiment, éprouvons chaque fibre :
Puis, pardonnons, ou non, mais selon notre coeur.*